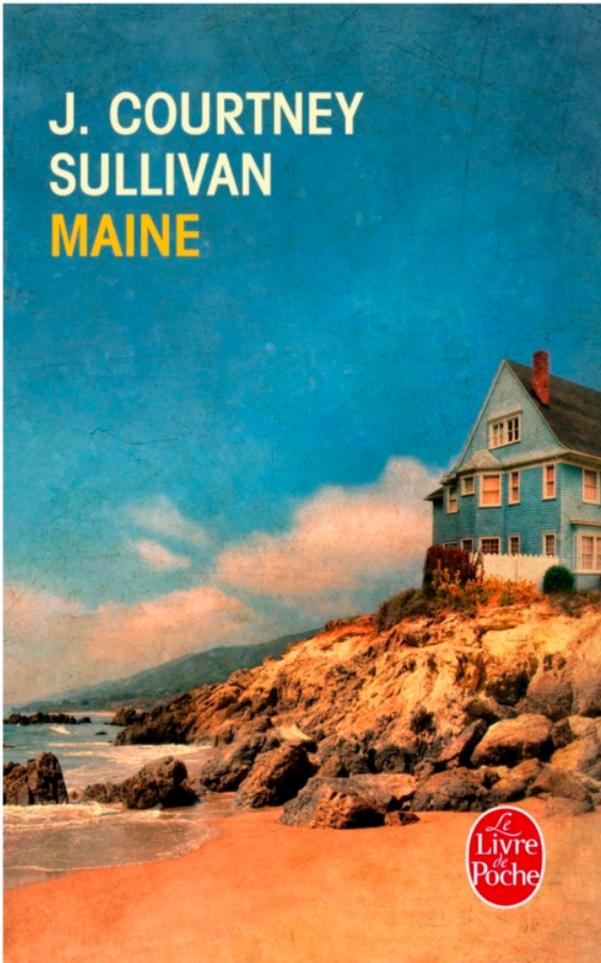


le Livre de Poche

a le plaisir de vous proposer le premier chapitre de :

Maine

J. Courtney Sullivan



Le Livre de Poche remercie les éditions Rue Fromentin qui ont autorisé la publication de cet extrait.

J. COURTNEY SULLIVAN

Maine

ROMAN TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR CAMILLE LAVACOURT

ÉDITIONS RUE FROMENTIN

Alice

Alice alluma une cigarette et s'allongea sur l'une des chaises longues que la brise marine laissait toujours un peu humides. Elle avait décidé de faire une pause dans les rangements. Elle contempla ce qui restait des affaires de sa famille. Chaque verre, chaque salière, chaque cadre était soigneusement enveloppé de papier journal, et l'on comptait au moins deux cartons par pièce. Elle voulait s'assurer qu'Emmaüs passerait bien les prendre avant que les enfants arrivent. C'était leur maison de vacances depuis plus de soixante ans et Alice était effarée par le nombre d'objets accumulés. Elle voulait que personne n'ait à s'occuper de ces vieilleries une fois qu'elle ne serait plus là.

De lourds nuages dans le ciel annonçaient la pluie. À Cape Neddick, dans le Maine, ce mois de mai, l'orage grondait tous les jours. Cela ne la dérangeait pas. Elle ne descendait plus jamais à la plage. Après le déjeuner, elle s'installait en général sous le porche. Elle y passait des heures à lire les romans qu'Ann Marie, sa belle-fille, lui avait prêtés pendant l'hiver, à boire du vin rouge, et à regarder les vagues se briser sur les rochers jusqu'à ce qu'il soit l'heure de préparer le dîner. Elle ne ressentait plus jamais le

besoin d'enfiler un maillot de bain et de plonger dans la mer, ou d'abîmer son vernis à ongles en marchant dans le sable. Elle préférait désormais regarder tout cela de loin, tandis que les souvenirs passaient comme des fantômes.

Elle menait une vie minutieusement réglée. Elle se levait tous les jours à six heures du matin pour faire un peu de ménage et s'occuper du jardin. Puis elle buvait une tasse de Tetley, en prenant soin de laisser le sachet de thé dans une assiette au frigo afin de pouvoir le réutiliser encore une fois avant le déjeuner. À neuf heures et demie, elle prenait sa voiture pour se rendre à la messe de dix heures, à l'église de Saint-Michael-by-the-Sea.

La région avait tellement changé depuis leur tout premier été dans le Maine, il y a si longtemps. D'immenses maisons avaient poussé le long de la côte. Les villes regorgeaient de boutiques de souvenirs, de restaurants à la mode et d'épiceries fines. Il restait bien quelques pêcheurs, mais, depuis les années soixante-dix, nombre d'entre eux s'étaient reconvertis dans le tourisme et proposaient des croisières, petit déjeuner compris, pour observer les baleines.

Certaines choses cependant restaient immuables. Ruby's Market et la pharmacie fermaient toujours à six heures. Alice continuait à laisser ses clés sur le contact à n'importe quel moment de la journée. Et, comme tout le monde ici, elle ne fermait jamais sa maison à clé. Quant à la plage et aux grands pins de Briarwood Road, ils semblaient être là depuis des siècles.

L'église elle-même n'avait pas changé. C'était une chapelle en pierre traditionnelle, avec des coussins

de velours écarlate et des vitraux dont les couleurs resplendissaient dans le soleil du matin. Elle avait été construite en haut d'une colline, à l'écart de Shore Road, pour que les marins puissent voir la croix de son clocher, même en pleine mer. Alice s'asseyait invariablement au troisième rang, à droite de l'autel. Elle essayait de retenir les sermons du père Donnelly, afin de les transmettre à ceux de ses enfants ou de ses petits-enfants qui en avaient le plus besoin – même s'ils n'y prêtaient pas la moindre attention. Elle écoutait intensément, chantait les airs familiers et récitait avec ferveur les prières qu'elle connaissait depuis l'enfance. Les yeux fermés, elle demandait à Dieu ce qu'elle lui avait toujours demandé : de l'aider à être bonne, de l'aider à mieux faire. La plupart du temps, Il l'entendait, croyait-elle.

Les lundis, mercredis et vendredis après la messe, la légion de Marie de Saint-Michael se retrouvait au sous-sol de l'église et récitait le rosaire pour les malades de la paroisse, pour tous les pauvres et, de façon générale, pour la sainteté de la vie sous toutes ses formes. Ils récitaient un *Je vous salue Marie*, puis bavardaient en buvant du décaféiné. Mary Fallon leur rappelait qui devrait apporter des muffins la prochaine fois et qui accompagnerait le père Donnelly lors de sa visite hebdomadaire au domicile des infirmes, où il priait pour une guérison qui ne venait en général jamais. Bien qu'il lui soit douloureux de voir des étrangers de son âge au seuil de la mort, Alice aimait ses après-midi avec le père Donnelly. Il réconfortait tellement ceux à qui il rendait visite. Il n'avait que trente-quatre ans. Ses cheveux bruns et son sourire chaleureux rappe-

laient les crooners des années cinquante. Jamais Alice n'aurait cru quelqu'un d'aussi jeune capable de tant de bienveillance. Il est vrai que la vocation qu'il avait suivie semblait, elle aussi, d'un autre temps.

Alice ressentait son profond dévouement quand elle le voyait prier pour ses paroissiens. Aujourd'hui, la plupart des prêtres ne prenaient plus le temps de faire des visites. Quand ils avaient fini, le père Donnelly l'emmenait déjeuner, ce qu'il ne faisait avec aucun autre membre de la légion, Alice le savait. Il avait tant fait pour elle. Il l'aidait même à la maison de temps en temps : il changeait l'ampoule du porche, ou il débarrassait le jardin des branches tombées après une tempête. Peut-être que ce traitement de faveur découlait de leur petit arrangement, mais, à vrai dire, elle s'en fichait.

Le père Donnelly et les sept membres de la légion de Marie (dont cinq s'appelaient d'ailleurs Marie) étaient les seules personnes qu'Alice fréquentait de façon régulière à cette période de l'année. Elle était la seule à ne venir que l'été, leur « étudiante étrangère » comme elle aimait à se surnommer en plaisantant. D'habitude, celles qui vivaient là toute l'année se méfiaient des étrangers. Mais elles avaient accepté qu'elle les rejoigne pour la saison après la fermeture de Sainte-Agnès, deux années plus tôt.

Sainte-Agnès était sa paroisse là-bas, à Canton. Le baptême de ses enfants ainsi que l'office funèbre de son mari avaient eu lieu dans cette église. Elle y avait assisté chaque jour à la messe pendant soixante ans. Elle s'occupait à la fois de l'école du dimanche, quand ses enfants étaient petits, et de la légion de Marie,

lorsqu'ils eurent grandi. Elle avait codirigé la campagne pour la sauvegarde de l'église avec une jeune mère de quatre enfants qui s'appelait Abigail Curley. Elle avait une peau diaphane et une voix douce et enfantine. Ensemble, elles avaient rassemblé cinq cents signatures et envoyé des douzaines de lettres. Elles écrivirent même au cardinal en personne.

Pendant la dernière messe, Alice avait pleuré en silence. Ces fermetures d'églises étaient devenues monnaie courante. On en entendait parler tout le temps, mais on pensait que cela ne pouvait arriver qu'aux autres. Abigail Curley, accompagnée de quelques fidèles, refusa d'abandonner Sainte-Agnès. Trente mois plus tard, ils occupaient toujours l'église jour et nuit. Ils montaient la garde même lorsqu'il n'y avait plus de prêtre, plus de lumière, ni de chauffage. Alice s'était mise à fréquenter l'église de Milton, à quelques kilomètres, mais elle ne s'y était jamais sentie chez elle. Désormais, son église d'été était la seule chose qui la rattachait à sa foi et à son passé, et les membres de la légion l'avaient ainsi adoptée.

C'étaient, pour la plupart, des veuves qui se laissaient un peu aller. Elles s'habillaient de survêtements et de tennis informes, et leurs coiffures étaient à l'avenant : un désastre. Alice était la seule à avoir conservé un peu d'allure. Il n'y avait que ces satanées rides, si profondes, qui laissaient deviner son âge : quatre-vingt-trois ans. Avait-on idée de vivre si vieux ? Comme les autres femmes, elle vivait seule. Ce qui expliquait, d'après Alice, qu'elles prenaient toutes autant à cœur leurs sessions de prières. Sans la légion, n'importe laquelle aurait pu succomber à une attaque

sur la table de sa cuisine un matin, sans que personne ne s'en aperçoive.

Son mari, Daniel, avait gagné la propriété en 1945, juste après la fin de la guerre, lors d'un pari stupide avec Ned Barnell, un ancien camarade de régiment. Un ivrogne, même selon les standards de ses compagnons de la Marine. Il avait grandi dans un village de pêcheurs du Maine, mais passait désormais son temps dans les bars les plus fameux de Boston et dans les salles de jeu clandestines. Il avait parié cinquante dollars avec Daniel sur un match de basket-ball, ce qui avait mis Alice hors d'elle. Ils étaient mariés depuis deux ans et elle était enceinte de Kathleen. Mais Daniel disait qu'il était sûr de remporter ce pari. Et il gagna.

Ned n'avait pas de quoi le payer.

« Quelle surprise, persifla Alice lorsque Daniel rentra pour lui raconter ce qui s'était passé.

Il arborait pourtant un large sourire.

— Tu ne devineras jamais ce qu'il m'a donné à la place.

— Une voiture ? » demanda Alice.

Leur coupé Ford, qui allait sur ses douze ans, calait et toussait à chaque fois qu'elle essayait de démarrer. À l'époque, habitués au rationnement d'essence, ils marchaient, ou bien prenaient le bus. Mais la guerre était terminée maintenant, et un nouvel hiver approchait en Nouvelle-Angleterre. Alice refusait de se retrouver comme ces mères aux prises avec un nourrisson hurlant sous l'œil réprobateur des autres passagers.

« Mieux, dit Daniel.

— Mieux qu'une voiture ? demanda Alice.

— C'est un terrain, dit-il, un grand terrain qui donne sur la mer, dans le Maine.

Elle n'arrivait pas à le croire.

— J'espère que vous plaisantez, Daniel Kelleher.

— Je vous jure que non, madame Kelleher, lui répondit-il en s'approchant d'elle.

Il appuya son visage contre son estomac.

— Tu entends ça, haricot ? dit-il à son ventre.

— Daniel ! s'indigna-t-elle, en tentant de l'éloigner.

Elle détestait qu'il s'adresse directement au bébé, comme s'il s'y était déjà attaché. Il l'ignora.

— L'été prochain, nous ferons des châteaux de sable. Papa t'a obtenu ta propre plage.

Il se redressa.

— Le grand-père de Ned a donné du terrain à tous ses petits-enfants, mais celui de Ned ne l'intéressait pas. Il est à nous maintenant !

— Pour un pari de cinquante dollars ? demanda Alice.

— Disons que c'était le dernier pari de cinquante dollars d'une longue lignée de paris qui n'auraient sans doute jamais été honorés.

— Daniel !

Malgré la bonne nouvelle, la colère commença à monter en elle.

— Chérie, ne t'inquiète pas, tu as épousé un homme chanceux », lui lança-t-il avec un clin d'œil.

Alice ne croyait pas à la chance. Si elle existait, elle n'en avait pas souvent vu la couleur. En deux ans de mariage, elle avait déjà fait trois fausses couches. Sa mère avait perdu deux enfants en bas âge avant que

les autres viennent au monde. Alice n'osait jamais lui en parler. Tout ce que sa mère avait pu dire sur le sujet, c'était que Dieu avait choisi de l'éprouver en lui retirant ce qu'elle aimait le plus. Alice se demandait si les enfants qu'elle portait avaient choisi de ne pas naître parce qu'ils devinaient qu'ils n'étaient pas désirés – ou, plus précisément, qu'elle n'avait pas envie d'être mère.

C'était presque devenu une routine : d'abord, l'absence de tache sombre sur ses sous-vêtements à la date habituelle, suivie de quelques semaines où elle souffrait de nausées et de maux de tête, pour finir par la vue du sang sur la porcelaine blanche des toilettes. Une autre âme s'était envolée.

Elle avait entendu une fille dans l'ascenseur de son bureau à New York chuchoter à son amie qu'un docteur lui avait posé un diaphragme.

« Quel soulagement, avait dit la fille. Dieu sait qu'Harry ne prend aucune précaution.

— Si les hommes mettaient les enfants au monde, je pense bien qu'ils feraient plus attention. Tu imagines Ronald en train de souffler et de pousser ? »

Elle ferma la bouche et gonfla les joues en roulant les yeux jusqu'à ce que toutes deux éclatent de rire.

Alice avait envie de leur parler, pour en savoir plus. Mais elle ne les connaissait pas, et comment aborder un sujet aussi vulgaire avec des inconnues ? Elle ne savait pas à qui s'adresser, alors elle décida d'aller voir un prêtre un matin avant le travail, dans une paroisse éloignée de la sienne. La confession était soi-disant un acte anonyme, mais vous aperceviez le prêtre avant son entrée dans le confessionnal, et lui-même voyait

votre visage. Celui-là était âgé, avec des cheveux très blancs. La plaque au-dessus du box indiquait « Père Delponte ». Un Italien, vraisemblablement. Les Italiennes étaient précoces, c'était bien connu. Elle espérait qu'il ne la prendrait pas pour l'une d'entre elles. Après tout, elle était mariée.

Dans le box obscur, elle s'agenouilla, ferma les yeux et se signa.

« Mon père, pardonnez-moi, car j'ai péché. Cela fait un mois que je ne me suis pas confessée, commença-t-elle.

Ses joues virèrent au rouge vif lorsqu'elle lui parla des bébés qu'elle avait perdus.

— Je pense que ce n'est pas le bon moment pour moi ; je me demande si je peux faire quelque chose pour... retarder. Ma sœur est morte il y a deux ans et je ne suis toujours pas moi-même. J'ai peur de me retrouver mère. Je ne pense pas avoir en moi l'amour nécessaire, en tout cas pas maintenant.

Elle n'avait pas terminé, mais il la coupa :

— Quel âge avez-vous ?

— Vingt-quatre ans.

Alice devinait son expression perplexe, à travers l'écran grillagé.

— Vous avez tout à fait l'âge, ma chère, dit-il doucement. Dieu a un dessein pour chacun de nous. Nous devons Lui faire confiance et ne rien tenter pour en contrarier le cours.

Elle ne savait pas s'il avait compris. Peut-être aurait-elle dû être plus claire.

— J'ai cru comprendre qu'il existait des moyens d'éviter... commença-t-elle, en trébuchant sur chaque mot. Je sais que l'Église juge cela sévèrement.

— L'Église l'interdit », coupa-t-il.

Et ce fut tout.

Elle pleura un moment dans le parking, puis repartit travailler. Elle n'en dit jamais rien à Daniel.

Alice en était à son sixième mois de grossesse et elle était terrifiée. Elle marchait sur la pointe des pieds, effrayée à l'idée même de respirer. Pour arriver à s'endormir, elle devait boire un demi-verre de whisky tous les soirs. Elle fumait deux fois plus que d'habitude et descendait marcher autour du pâté de maisons les après-midi. Cela faisait déjà trois fois que son chef lui reprochait de ne pas être à son bureau. M. Kristal était particulièrement énervé contre elle parce qu'il se rendait bien compte de son état et savait par expérience qu'elle ne tarderait pas à démissionner.

Le samedi suivant le jour où Daniel avait gagné le terrain, ils partirent en excursion à Cape Neddick. Alice ne savait pas trop à quoi s'attendre. Elle n'était allée dans le Maine qu'une seule fois dans son adolescence, avec ses frères et sa sœur. Ils s'étaient entassés dans la Pontiac familiale qui filait vers le nord, toutes vitres baissées. À midi, ils avaient mangé des palourdes dans une cahute au bord de la route. Ils avaient ensuite roulé vers l'est jusqu'à ce qu'ils trouvent une plage. Les garçons s'étaient amusés à lancer des cailloux dans l'eau pendant qu'Alice et Mary étaient restées assises sur le sable à discuter. Alice fit un croquis des dunes dans son carnet. Ils ne savaient pas dans quelle

ville ils se trouvaient et ils ne restèrent pas longtemps. Ils ne pouvaient pas se permettre de passer une nuit dehors, pas même dans l'un de ces motels bon marché en bordure de la route côtière. Quelques années seulement avaient passé, mais cela semblait faire partie d'une autre vie.

Daniel conduisit jusqu'au centre-ville d'Ogunquit, ils dépassèrent un garage, une salle de danse, un drugstore Perkins et le cinéma Leavitt. On y jouait *Escalade à Hollywood* à la séance de deux heures. Puis, ils passèrent devant le bâtiment de pierre de la bibliothèque, l'église baptiste, et une série d'hôtels, avant d'atteindre l'extrémité de la ville, où se succédaient des casiers de pêcheurs et des pièges à homards. Des bateaux de pêche allaient et venaient dans le port. L'eau les encerclait de toutes parts. Vers l'ouest et en face d'eux, se détachait la côte rocheuse de l'Atlantique; sur la droite, une passerelle enjambait un bras de mer pour atteindre une petite crique. Les mots « Perkins Grove » étaient gravés dans la pierre de l'un des piliers. Alice haussa les sourcils. :

« Mon Dieu, est-ce que tout le monde dans cette ville s'appelle Perkins ? »

— Quasiment, dit Daniel, très fier de connaître la réponse. D'après Ned, ils possèdent la moitié des terres par ici. Des pêcheurs, comme sa famille. Ned était au lycée avec l'une des cousines Perkins.

— Quelle chance... persifla Alice.

— Allons, allons, répliqua Daniel. Hé, Ned m'a appris un petit poème que l'une d'entre elles a écrit. Tu veux l'entendre ? »

Avant même qu'elle puisse protester, il se mit à réciter, presque en chantant, avec sa plus belle voix à la James Cagney.

L'épicier est un Perkins.

La banque est tenue par un Perkins.

C'est un Perkins qui d'essence remplit vos bidons.

Un Perkins vend les journaux, un autre le poisson.

Vous irez chez les Perkins pour à peu près tout ce que vous voulez.

Vous trouverez toujours les doigts d'un Perkins dans votre porte-monnaie.

Et quand je mourrai, je pense que, je partirai dans un corbillard Perkins.

« Chéri, je crois que j'ai compris », coupa Alice.

La voiture vira pour prendre Shore Road. Daniel conduisait lentement, en scrutant le bord de la route, parsemée ici ou là de maisons en bardeaux avec des drapeaux américains et des pelouses vertes. On devinait l'océan à travers la longue rangée de pins sur la gauche. Des vaches paissaient dans les champs.

« C'est quelque part le long de cette route », expliqua Daniel.

Elle tenait une carte dépliée sur ses genoux. Daniel avait compté sur Alice pour le guider, mais elle n'y voyait qu'un entrelacement de veines et de muscles, semblable aux schémas de ses livres de biologie au lycée. Elle espérait qu'il la lui reprendrait, excédé. Mais ce n'était pas le genre de Daniel. Il se contenta de rire :

« Je crois que nous n'avons plus qu'à nous fier à notre instinct, puisque mon copilote a la tête dans les nuages. »

C'est alors qu'Alice les vit, un petit groupe d'hommes et de femmes portant des tabliers, assis sur une colline, en train de peindre face à leurs chevalets.

« Il y a une colonie d'artistes par ici, commenta Daniel. Ned m'a expliqué que tous ces bohèmes rachètent les baraques des pêcheurs. Je me suis dit que cela te plairait. Ils ont une école d'été, tu pourrais peut-être y aller. »

Alice hocha la tête, bien qu'elle sentît son corps se raidir. Elle se promit de ne pas s'assombrir et de ne rien laisser paraître. Mais son humeur changea, presque malgré elle. Elle s'efforça de regarder par la fenêtre.

Sur la droite, un écriteau en bois très simple indiquait « Ruby's Market ». À gauche se dressait un petit bâtiment vert qu'on aurait pu prendre pour une simple maison sans l'enseigne « Pharmacie » accrochée au-dessus de la porte.

Aucun panneau n'indiquait Briarwood Road. Ned avait dit à Daniel de prendre Shore Road pendant deux miles, jusqu'à ce qu'il arrive à un croisement. Il fallait ensuite tourner à gauche sur un petit chemin et le suivre jusqu'à l'océan. Alice soupira, se préparant à voir un morceau de terrain vague, que Ned avait décidé d'appeler « le sien ».

À deux reprises, ils dépassèrent l'entrée et durent faire demi-tour. Mais au troisième essai, ils prirent ce qui semblait être un embranchement. Alice poussa un cri d'étonnement. La route ressemblait à un conte de fées, une longue bande de sable à l'intérieur d'un tunnel de pins. Quand ils parvinrent au bout, ils tombèrent sur l'océan d'un bleu sombre, étincelant sous

le soleil, et sur une petite plage de sable, blottie entre deux parties de côtes rocheuses.

« Bienvenue chez nous, dit Daniel.

— C'est vraiment à nous ? demanda Alice.

— Eh bien, sur un hectare, oui. Et le plus beau ! Tout ce terrain le long de l'océan, là, c'est à nous. »

Elle était aux anges. En ville, elle ne connaissait personne qui ait sa maison au bord de la mer. Elle avait hâte de voir la tête de Rita, sa meilleure amie, quand elle viendrait ici.

Elle embrassa Daniel. Il sourit.

« On dirait que ça te plaît.

— J'ai déjà choisi les rideaux.

— Bien ! Maintenant, il ne nous manque plus qu'une maison pour les accrocher. »

Sur le chemin du retour, il arrêta la voiture à l'embranchement et ramassa une pierre pointue. Il grava les lettres M.A. dans l'écorce tendre d'un saule et ajouta :

« Maintenant, on ne pourra plus rater ce tournant.

— M.A., qui est-ce ?

Il désigna chaque lettre lentement comme un professeur faisant cours :

— La Maison d'Alice. »

Daniel et ses frères construisirent le cottage de leurs mains, planche par planche. Les cinq chambres du rez-de-chaussée formaient une boucle. Une cuisine étroite menait au salon, avec son piano noir de chez J. & C. Fischer, New York, son poêle en fonte dans le coin, et la table pour dix qui accueillait souvent jusqu'à seize convives serrés les uns contre les

autres. Ensuite venaient une petite chambre, prévue pour un couple, puis une salle de bains jaune soleil, laquelle s'ouvrait sur une autre chambre, aussi grande que toutes les autres réunies, avec deux lits jumeaux et quatre lits superposés. À l'étage, le grenier constituait le seul espace un peu intime de la maison. Les frères avaient bâti une véranda devant la cuisine et une terrasse devant le salon – et, sur l'arrière, une douche extérieure pleine de toiles d'araignées, depuis laquelle vous pouviez regarder les étoiles pendant que vous vous laviez les cheveux. Tel était leur petit coin de paradis. La famille Kelleher y avait passé tous les étés depuis.

Dans les années cinquante, des citadins aisés bâtirent des maisons autour d'Ogunquit et de Cape Neddick. Mais personne ne construisit jamais rien le long de Briarwood Road, aussi avaient-ils l'impression que la sublime allée d'arbres qui menait jusqu'à la maison leur appartenait également.

Ils venaient tous les mois de juin et restaient le plus longtemps possible. Quand son travail à la compagnie d'assurances retenait Daniel, Alice invitait Rita à la rejoindre. Elles faisaient le tour des antiquaires à Kennebunkport, chacune avec un bébé sur le bras, puis buvaient des manhattans sur la plage en face de la maison. Les jours de pluie, elles allaient au cinéma ou bien partaient faire un tour en voiture le long de la côte. Tallulah Bankhead¹ se produisit pendant

1. Actrice américaine très célèbre dans les années vingt et trente, connue pour sa vie amoureuse mouvementée, avec des hommes mais aussi des femmes, ainsi que pour son sens de la répartie cinglante.

quatre semaines à Ogunquit, et elles assistèrent deux fois au spectacle, même s'il se révéla finalement assez mauvais. En ville se mêlaient les pêcheurs, les gens du coin, les touristes, les acteurs et les artistes. Où que vous alliez, vous tombiez sur un peintre amateur en train de mettre la touche finale à un paysage marin, un coucher de soleil ou des casiers à homards. Alice évitait les artistes autant que possible. Un matin, l'un d'entre eux, assez séduisant, lui demanda s'il pouvait faire son portrait. Elle sourit mais continua son chemin, faisant comme si elle n'avait pas compris.

Certains week-ends, les familles d'Alice et de Daniel venaient leur rendre visite. Tout le monde restait tard. Ils mangeaient, buvaient et entonnaient des chants irlandais qu'Alice accompagnait au piano. Chaque matin, après la messe, Alice et ses belles-sœurs s'allongeaient des heures dans le sable, leurs jambes nues au soleil. Elle prenait toujours un livre, car elles n'étaient pas les compagnes les plus divertissantes que l'on puisse imaginer : elles s'interdisaient les ragots et étaient visiblement jalouses de sa beauté. Alice regrettait amèrement que sa sœur Mary ne soit pas là. Elle s'attendait à la voir surgir au coin de la rue, à n'importe quel moment.

Avant le dîner, les femmes épluchaient du maïs et cuisaient des pommes de terre dans la cuisine en écoutant Dean Martin. Pendant ce temps, les hommes se rassemblaient dehors autour du grill et remuaient les braises comme s'il fallait être au moins huit pour faire partir le feu.

Puis vinrent d'autres enfants. Trois d'Alice et de Daniel, en plus des quarante-deux neveux et nièces

autour d'eux. Pendant des années, une armée d'enfants envahit les lieux et Alice abandonna toute ambition de rendre la maison présentable. Quand arrivait le 4 juillet, le soleil avait déjà coloré les enfants en rouge brique et fait ressortir leurs taches de rousseur. Leurs cheveux étaient décolorés, surtout ceux des filles, qui les rinçaient au jus de citron tous les matins après le petit déjeuner pour imiter leurs mères. La plante de leurs pieds, douce et tendre à leur arrivée, se recouvrait de corne après quelques semaines à marcher sans chaussures à travers les dunes ou sur les pierres de la jetée. Daniel avait coutume de plaisanter qu'ils seraient sans doute capables de marcher pieds nus sur du verre brisé à la fin de l'été.

À Cape Neddick, entourée de gens souriants et reconnaissants, Alice parvenait à se changer les idées. Les enfants couraient en groupe entre cousins, la laissant en paix. Elle regardait le ciel rosir sur l'océan tous les soirs, comme pour lui rappeler que Dieu avait créé autant de beauté que de douleur. L'été, ici, elle devenait quelqu'un d'autre.

Chez elle, à Canton, dans le Massachusetts, les souvenirs étaient si lourds qu'elle se sentait souvent perdre prise quand elle se retrouvait seule à la maison avec les enfants. Son humeur s'assombrissait soudainement, de fortes migraines la clouaient au lit tout l'après-midi. Sa vie était par essence ennuyeuse et elle ne supportait pas l'ennui. Malgré tous ses efforts, elle ne pouvait se contenter de préparer gaiement le dîner, de plier le linge et de frotter le sol de la cuisine, comme si c'était tout ce que la vie pouvait lui offrir. Sa

maison dans le Maine était la seule chose qui différen-
ciait sa vie de celle des autres.

Quand sa fille aînée Kathleen – le mouton noir de la famille – eut douze ou treize ans, elle déclara qu'elle détestait aller dans le Maine. L'air était trop humide, l'eau, trop froide. Il n'y avait pas de télévision et rien à y faire. Du début à la fin de l'été, elle ne cessait de se plaindre. « On va rentrer bientôt ? Quand est-ce qu'on y va ? » « C'est tout de même bizarre », avait soupiré une fois Daniel. Alice lui avait répondu : « Oh, je ne trouve pas. Elle a vu combien j'aime cet endroit. Par principe, elle a décidé de le haïr. »

Les années passèrent. Elle ne s'habitua pas à la façon qu'avait le temps d'accélérer sa course. Il y eut des petits-enfants. Daniel prit sa retraite. Ses enfants venaient désormais dans le Maine quand cela leur chantait, sans jamais prendre la peine de prévenir. Ils se contentaient d'apporter des hot-dogs, des bières, des gâteaux ou une tarte aux myrtilles de chez Ruby's Market. Chaque été, Daniel et elle restaient les deux points de repère dans ce tourbillon. Des invités s'entassaient dans le cottage et dormaient où ils pouvaient : des enfants sous des couvertures sur le sol en bois du salon ; des adolescents sur des matelas gonflables, là-haut dans le grenier ; Ryan, son petit-fils, dans le parc niché dans l'étroite cuisine.

Le matin, alors que tout le monde dormait encore, Alice préparait du café. Elle faisait griller des muffins et frire une douzaine d'œufs avec du bacon. Elle installait une bassine d'eau chaude sur le porche, pour enlever le sable des pieds des enfants. Un peu plus tard, elle aidait Ann Marie ou Kathleen à enduire les

gosses de crème solaire indice 50, ce qui – elles avaient fini par le comprendre – était indispensable aux peaux irlandaises. Malgré cela, ils prenaient des coups de soleil. Les brûlures douloureuses se transformaient en cloques qu'il fallait apaiser avec de la Biafine. Les petits-enfants – tout comme les enfants – tenaient cela de Daniel : au bout d'une demi-heure au soleil, leurs visages tournaient au rose vif sous une constellation de taches de rousseur.

Quelques années avant le décès de Daniel, leur fils Patrick leur avait fait un cadeau. Il leur faisait construire une maison rien que pour eux sur la propriété, leur avait-il dit. Moderne, confortable, avec vue sur l'océan et sans pleurs d'enfants, juste à côté du cottage mais en bien mieux. Ils auraient un écran géant avec un système d'enceintes très perfectionné. Dans le cottage, une antique radio épuisait ses dernières forces à retransmettre les matchs des Red Sox, et encore, si on la plaçait dans la bonne direction.

« Je suis sûre que ce sera fantastique, avait dit Alice à son mari après que Patrick eut exposé son projet. Notre repaire, pas d'écureuils dans les placards, ni de moisissure dans la salle de bains. Plus de vieux réfrigérateur qui fuit.

— Mais une maison de vacances, c'est ça justement, avait plaidé Daniel. Si on voulait une maison équipée, il suffisait de rester chez nous, à Canton. J'ai surtout l'impression qu'ils essaient de se débarrasser de nous, je me trompe ? »

Alice lui dit de ne pas être ridicule, même si, sur le fond, elle était un peu d'accord. Mais Patrick avait déjà tracé les plans et il avait l'air tellement heureux

de leur annoncer la nouvelle. Par ailleurs, comme il le soulignait, ajouter une seconde maison à la propriété ne ferait qu'accroître sa valeur. « Comme au Monopoly », avait-il dit. Une remarque qui avait fait rire Alice, mais que Daniel avait jugée un peu condescendante. Après la construction de la maison, Patrick fit estimer la propriété. Elle valait désormais plus de deux millions de dollars. Alice crut qu'elle allait s'évanouir. Deux millions de dollars pour un terrain qu'ils avaient eu pour rien un demi-siècle plus tôt !

« Tu vois, il est malin notre fils, avait-elle alors glissé à Daniel.

Il secoua la tête.

— C'est dangereux de parler d'argent comme cela. Notre maison n'est pas à vendre.

Elle croisa son regard triste et lui sourit avant de lui caresser la joue :

— Personne n'a dit qu'elle l'était. »

De leurs trois enfants, c'était Patrick – le benjamin – qui s'en était le mieux sorti. Ils l'avaient envoyé à BC High². Durant sa dernière année de lycée, il avait fréquenté Sherry Burke, la fille du maire de Cambridge. Sherry était une fille charmante, et sa famille avait fait découvrir à Patrick les raffinements du luxe. Alice avait toujours pensé que ces années avec Sherry (celle-ci avait fini par devenir sénatrice) l'avaient décidé à gagner beaucoup d'argent. Pat poursuivit ses études à Notre-Dame où il finit sixième de sa promotion. Il fit la connaissance d'Ann Marie, qui étudiait à Saint-

2. Boston College High School : lycée jésuite de garçons.

Mary, l'école de sa sœur. Ils se marièrent l'été de leurs vingt-deux ans. Leur mariage était solide, avec trois fantastiques enfants : Fiona, Patty et l'adorable Little Daniel, pour qui Alice avait toujours eu un faible. Pat était courtier, Ann Marie, femme au foyer. Ils vivaient dans une maison gigantesque à Newton, avec une Mercedes bleue assortie à l'eau de la piscine.

Les filles d'Alice les surnommaient « les Parfaits ». Eh bien, en comparaison, oui, c'était le cas. Alice n'hésitait pas à faire remarquer qu'Ann Marie était une bien meilleure fille qu'elles deux : elle la conviait à ses activités du week-end, elles allaient se faire coiffer dans un salon élégant en ville. Elles déjeunaient longuement ensemble, s'échangeaient des recettes, de gros romans et des magazines de mode. Dire que ses propres filles parvenaient à grand-peine à l'appeler une fois par semaine pour lui donner des nouvelles. Encore Clare arrivait-elle de temps en temps les bras chargés de beaux cadeaux, mais Kathleen, elle, ne se donnait même pas la peine d'essayer.

Clare, la cadette, était née deux ans avant Patrick. Alice s'était beaucoup inquiétée pour elle. Un vrai garçon manqué, intelligente qui plus est, peut-être même un peu trop pour que cela ne lui nuise pas. Au lycée, Clare restait sérieuse comme une bonne sœur. Elle se cloîtrait dans sa chambre pour travailler, la fenêtre ouverte, en fumant des cigarettes en cachette quand elle pensait qu'Alice ne la voyait pas. Elle n'avait jamais eu beaucoup d'amis, pas plus d'un ou deux en même temps, et cela durait rarement plus de quelques mois. Alice craignait que la personnalité de

Clare fasse fuir les gens. Daniel lui répétait souvent qu'une mère ne devait pas dire cela de sa fille.

Après avoir obtenu son diplôme de l'université de Boston, Clare se mit à travailler sur des ordinateurs. Alice ne comprenait toujours pas ce qu'elle faisait. Elle se consacrait totalement à son travail et – pour ce qu'en savait Alice – ne fréquentait aucun garçon. À près de quarante ans, elle rencontra Joe, au travail bien entendu. La famille du jeune homme tenait un commerce d'articles religieux à Southie³, ils vendaient des bibles illustrées, des livres de prières, des crucifix et des petits Jésus pour les premiers communians. Joe hérita de l'entreprise quand son père prit sa retraite et Clare développa la vente sur Internet.

Ils s'en étaient bien tirés. Ils vivaient dans une vieille maison victorienne à Jamaica Plain, dans un quartier qu'ils prétendaient aimer pour sa diversité et ses espaces verts (*On dirait des agents immobiliers qui font les louanges d'un taudis*, ne pouvait s'empêcher de penser Alice à chaque fois qu'ils en parlaient, même si cette maison avait finalement coûté assez cher.) Tous leurs voisins étaient noirs.

Avant de venir travailler dans le centre-ville de Boston à l'âge de dix-neuf ans, Alice n'avait quasiment jamais vu de Noirs. Aujourd'hui, elle ne pouvait pas passer en voiture dans la rue de son enfance, à Dorchester, sans verrouiller les portières et réciter un *Je vous salue Marie*. Les membres de gangs et les prostituées occupaient le coin de la rue où ses frères jouaient autrefois au base-ball avant le dîner. Mais il était impossible de

3. Quartier de Boston.

mentionner ce genre de choses sans que Clare et Joe ne vous traitent aussitôt de raciste.

Ils allaient parfaitement ensemble, tous deux admirablement en phase avec tout ce bla-bla bien-pensant. Leur amour en tout cas semblait les rendre aveugles à la petite taille de Joe et au physique vraiment quelconque de Clare. Leur fils Ryan avait dix-sept ans et étudiait à la Boston Art Academy. C'était un chanteur doué, une future star. Un peu capricieux parfois, mais c'est comme cela qu'il avait été élevé. Alice les avait pourtant mis en garde contre le syndrome de l'enfant unique. Quand Ryan était petit, il lui demandait de se mettre au piano, et entonnait « Tomorrow » à tue-tête aussi bien que n'importe quelle fille de Broadway. Alice et son mari s'étaient rendus à tellement de spectacles d'école pendant toutes ces années que Daniel avait fini par investir dans des boules Quies, pour s'assoupir plus facilement dans les auditoriums. Alice adorait ces spectacles. Elle en avait conservé tous les programmes. Mais les multiples activités de Clare et de Joe la tenaient désormais éloignée de Ryan. Ils étaient toujours débordés par des auditions, des rendez-vous, des voyages ou simplement *la vie*, comme si ça pouvait être une excuse.

Kathleen, son aînée, avait hérité des cheveux noirs d'Alice et de ses yeux bleus. Lorsqu'elles étaient jeunes, c'était la plus jolie des deux sœurs, même si c'était surtout par absence de compétition. Kathleen avait tendance à l'embonpoint. Quand elle était adolescente, ses hanches et ses seins annonçaient le poids qu'elle prendrait plus tard.

Daniel disait qu'Alice ne s'était jamais vraiment attachée à Kathleen et qu'elle ne la traitait pas comme une mère devait le faire. De son côté, il la gâtait de façon éhontée, sans chercher à cacher qu'elle était sa préférée. C'était vrai quand elle était enfant ; ça l'était toujours quand il lui avait proposé de s'installer au cottage pendant son divorce, et ça l'avait été plus encore à la fin de sa vie. Cela, Alice n'avait jamais pu lui pardonner.

Après son divorce, Kathleen reprit des études de sciences sociales. Ses enfants étaient petits, ils avaient besoin d'elle. Cela ne l'empêchait pas d'étudier tard et de se rendre à ses réunions des Alcooliques anonymes comme s'ils y distribuaient des lingots d'or. Plus tard, elle prit un poste de conseillère éducative et se mit à sortir avec des hommes plus infréquentables les uns que les autres.

Ses deux enfants, Chris et Maggie, étaient devenus exactement le genre d'adultes que l'on s'attend à voir sortir d'un foyer chaotique. Chris était sujet à de graves crises de colère. Adolescent, il avait fracassé le mur de la salle de bains, un jour où sa mère l'avait puni pour être sorti sans permission. Maggie, à l'opposé, avait toujours fait trop d'efforts pour que tout soit parfait. Elle était trop polie, trop prévenante. Cela mettait toujours Alice mal à l'aise.

Après la mort de Daniel, Kathleen déménagea en Californie avec Arlo, son petit ami, un semi-hippie qu'elle ne connaissait que depuis six mois. Ils prévoyaient (enfin, c'était surtout son idée à lui) de monter une entreprise qui fabriquerait du compost à partir de vers de terre. Ce projet grotesque faisait d'autant

plus honte à Alice, que c'était l'argent de Daniel qui l'avait financé. Kathleen lui avait en effet emprunté une belle somme avant sa mort, Alice préférait ne pas savoir combien. Elle avait longtemps considéré que l'argent de Daniel était aussi le sien et qu'elle avait son mot à dire sur la façon dont il le dépensait. Mais dès qu'il s'agissait de Kathleen, il n'en faisait qu'à sa tête. Après chaque erreur sentimentale, Daniel était là, prêt à réparer les dégâts.

Dès l'adolescence, Kathleen avait toujours eu beaucoup de succès avec les garçons. « Pourquoi est-ce que tu n'invites pas ta sœur à cette soirée ? » lui demandait Alice, le vendredi soir. Ou bien : « Tu ne pourrais pas trouver un gentil garçon pour Clare ? » Kathleen se contentait de hausser les épaules, comme si elle n'entendait pas. Elles se disputèrent une fois à ce sujet et l'ingratitude de sa fille mit Alice tellement hors d'elle qu'elle hurla :

« Tu as déjà de la chance d'avoir une sœur. Tu sais ce que je ferais si... »

— Tu ferais quoi, hein ? l'avait coupée Kathleen. Tu l'emmènerais en boîte de nuit et tu la laisserais mourir là-bas ? »

Alice devint livide. Comment Daniel avait-il pu lui raconter ? Ce fut la seule fois de sa vie où elle frappa un de ses enfants.

Quand ils étaient petits, elle laissait les corrections physiques à Daniel, de peur que la colère et la frustration ne lui fassent perdre le contrôle. Ils avaient un accord : il frapperait les enfants avec une ceinture quand ils le mériteraient. Ce genre de comportement n'était pas du tout dans le tempérament de son mari,

mais les enfants pouvaient être de vrais monstres, et ces séances étaient exactement la soupape dont elle avait besoin. Après sa mort, ses enfants lui apprirent que, en fait, il n'avait jamais porté la main sur eux. Il se contentait de les emmener à l'étage et de fouetter le matelas avec la ceinture en leur disant de crier dès qu'ils entendaient le bruit.

Alice quitta la véranda pour se rendre à la cuisine. Elle se servit un verre de vin et soupira à la vue des plats et de l'argenterie étalés sur la table. Elle aurait bien aimé lire un peu avant le dîner, mais le contenu de son buffet la suppliait de s'occuper de lui d'abord.

Elle se mit à couper plusieurs feuilles dans un gros rouleau de papier bulle. Puis, elle enveloppa les plats un par un. Avec du papier journal, cela aurait été plus rapide, mais elle ne voulait pas tacher la porcelaine, même si c'était pour la donner. Elle avait envisagé de demander à Clare ou à Ann Marie si elles voulaient la récupérer, mais cela aurait attiré leurs soupçons et elle n'avait pas envie de discuter.

Récemment, ses trois enfants prenaient un malin plaisir à la tourmenter. Ils voulaient qu'elle arrête de fumer. Ils citaient des statistiques sur les effets néfastes du tabac, ou soulignaient que si les plafonds blancs étaient devenus orange, il devait en être de même pour ses poumons. Au printemps dernier, elle avait eu le malheur d'oublier une cigarette allumée au bord d'un cendrier sur la table de sa cuisine en partant faire des courses avec Ann Marie. Quand sa belle-fille l'avait aidée à rentrer les paquets, elle avait vu la cigarette encore fumante, qui avait roulé sur la table et laissé

une vilaine marque. Cela avait complètement affolé les enfants, même si rien de grave n'était arrivé.

Ils trouvaient aussi qu'elle buvait trop. Franchement, qu'est-ce cela pouvait bien leur faire? Grand Dieu, elle s'était abstenue depuis plus de trente ans simplement pour faire plaisir à son mari. À Thanksgiving, Patrick l'avait sermonnée sur le fait de conduire en état d'ébriété. Elle n'avait pas pu s'empêcher de rire. Elle aurait bien aimé lui expliquer qu'elle avait déjà conduit une voiture après plusieurs cocktails quand elle avait vingt ans, quand elle était enceinte de lui ou de ses sœurs, quand ils hurlaient assis sur la banquette arrière, et que, jusqu'ici, tout s'était bien passé. Bien sûr, ils gardaient tous en tête *l'accident*. Mais ce n'était arrivé qu'une fois, c'était de l'histoire ancienne. Avec tout ce qui se passait dans le monde, ses enfants n'avaient rien de mieux à faire que de s'imaginer d'hypothétiques désastres!

Ils lui reprochaient également de ne pas assez surveiller son alimentation, de manger trop de sel et de ne pas écouter les recommandations du médecin. Ann Marie lui racontait en boucle que le diabète de sa mère empirait, ou lui citait un article qu'elle avait lu sur le sujet dans *USA Today*. Alice devait se mordre la langue pour ne pas lui dire que sa mère avait peut-être été assez jolie autrefois, mais qu'elle ressemblait désormais à Winston Churchill dans un maillot de bain, alors qu'Alice pouvait se vanter de n'avoir jamais dépassé cinquante-quatre kilos, à part pendant ses grossesses.

Ils disaient aussi qu'elle devrait mieux surveiller ses dépenses. Tout ça parce que pendant l'hiver,

enfermée dans sa maison avec un manhattan ou un verre de cabernet, elle aimait bien acheter de temps en temps des objets au téléachat : des collections de disques Time Life, des mixers qui promettaient des soupes onctueuses en trente secondes, et même une réplique de la cabane en rondins de Lincoln pour les enfants de sa petite-fille Patty. Mais elle ne dépensait jamais beaucoup, en tout cas jamais plus de 19,99 dollars. Oui, un dimanche par mois, elle se rendait au supermarché du centre commercial après l'église et s'amusa à essayer des écharpes en soie ou du mascara au comptoir Chanel. Mais elle se gardait bien d'en acheter. Elle mémorisait l'allure et la sensation et filait ensuite chez Marshall où elle se procurait la meilleure copie. Elle suivait comme un faucon les soldes chez Macy et Filene. Elle mettait des coupons de côté tous les matins et demandait à Ann Marie de la tenir au courant si elle voyait de bonnes affaires.

Malgré tout, l'argent filait. Sa retraite et celle de Daniel ne suffisaient pas. Quelques années plus tôt, Patrick avait jeté un œil à sa feuille d'impôts. Il avait froncé les sourcils :

« Tu dépenses beaucoup plus d'argent qu'il n'en rentre. Il faut que tu remettes cela en ordre fissa ! »

Ce jour-là, la pensée qu'il faudrait peut-être vendre la propriété dans le Maine l'avait traversée. Elle s'était surprise elle-même ; mais maintenant que l'idée était là, elle ne la quittait plus.

Alice n'était pas spécialement attachée à la nouvelle maison, mais elle avait toujours de l'affection pour le cottage, avec ses souvenirs cachés jusque sous les lits et dans le fond des placards. Sur le chambranle

de la porte de la cuisine, des centaines de dates et d'initiales manuscrites chroniquaient la croissance de ses enfants, de ses petits-enfants, de ses neveux et de ses nièces, au fil des années. C'était ici que Clare avait appris à marcher et que Patrick s'était brisé le bras un été, en essayant de sauter du toit du porche pour voler comme Superman. Ici aussi que ses petits-enfants avaient, pour la première fois, posé leurs pieds sur le sable et avaient plongé leurs petits corps dans l'océan, où elle et Daniel s'étaient promenés d'innombrables fois main dans la main, en regardant les étoiles.

Mais tout cela n'était que des souvenirs. Cet endroit avait perdu son âme, en tout cas pour Alice. Ces dernières années, ses enfants avaient même décidé d'un planning pour le cottage : un mois par famille chaque été. Kathleen et ses enfants avaient juin, Patrick, Ann Marie et leurs enfants venaient en juillet, et Clare, Joe et Ryan, en août.

Alice n'aimait pas voir ses enfants un à la fois. La joie et la spontanéité des étés passés avaient désormais disparu. La mort de Daniel avait également sonné celle de leur famille. Chacun s'était éloigné des autres, et, sans s'en apercevoir, Alice était passée de la reine mère – gardienne de la sagesse et de l'ordre – à la vieille dame à laquelle rendre visite était la corvée à expédier avant de pouvoir aller s'amuser.

Elle n'avait pas l'impression que ses enfants tenaient particulièrement les uns aux autres. Alors pourquoi garder ce vieil endroit ? Et pourquoi se donner la peine de venir chaque année, alors qu'elle ne ressentait plus ici que solitude et nostalgie de sentiments perdus à jamais.

Désormais, c'était chacun pour soi. Le genre de famille qu'elle et Daniel avaient bâtie et tenté de maintenir n'existait plus. Sa mère avait eu huit enfants, si l'on comptait les deux bébés qu'elle avait perdus. La mère de Daniel en avait eu dix. Bien qu'elle ait toujours détesté le bruit, le désordre et le sacrifice que cela impliquait, Alice était heureuse d'avoir grandi dans une famille nombreuse, ce que ses enfants et leurs enfants ne pourraient sans doute jamais comprendre. Voilà pourquoi ils trouvaient normal d'établir un emploi du temps pour partager la maison de famille, ou d'habiter à quelques kilomètres les uns des autres sans éprouver le besoin de se voir plus d'une ou deux fois par mois. Ou de partir à l'autre bout du pays sans vraie raison, comme Kathleen. Des vers, au nom du ciel !

Elle rangea soigneusement les assiettes dans un carton, sur le sol, qui contenait déjà leur vieille théière, des serviettes de bain usées, et un mug *Kiss Me, I'm Irish*, qui avait appartenu à son frère Timothy. Alice prit le mug et le rangea dans le placard.

Ses frères lui manquaient davantage maintenant que juste après leur mort. Récemment, elle était hantée par les souvenirs de sa sœur. Que serait-il arrivé si Mary avait vécu ? L'hiver dernier avait marqué le soixantième anniversaire de sa disparition. Le 28 novembre, Alice avait pensé se rendre sur sa tombe. Elle ne se souvenait même plus quand elle y était allée pour la dernière fois. Ses parents y étaient également enterrés, leurs trois noms sur une simple pierre, avec les noms des deux bébés, décédés dans les années vingt. Quand

Alice s'y rendait, elle espérait sentir encore un peu leur présence, tout en sachant que c'était impossible.

Elle essaya de penser à autre chose, mais quand elle ouvrit le *Boston Globe* ce jour-là, elle tomba sur une pleine page de commémoration de l'incendie, avec des photos. L'article racontait l'histoire des victimes les plus célèbres : Buck Jones, la vieille star de western, avait été emmené à l'hôpital et était décédé quelques minutes avant que sa femme parvienne à son chevet pour lui dire adieu. Le cadavre d'une jeune femme avait été retrouvé dans une cabine téléphonique où elle avait essayé en vain d'appeler son père pour lui demander de venir la sauver, un couple qui s'était marié le jour même à Cambridge était mort, avec l'ensemble de leurs invités. Et puis, il y avait celle que l'on avait surnommé « Mary, la petite fiancée », la jeune femme qui avait péri sans savoir que son fiancé allait la demander en mariage le lendemain.

Alice avait lu le nom de sa sœur. Une vague de culpabilité, la plus forte depuis des années, la terrassa. Elle ne pouvait en parler à personne. Aucun de ses enfants ne pourrait comprendre. Daniel était mort, et s'il avait été vivant, elle n'aurait sûrement pas osé lui en parler. Elle tenta de nouveau de se sortir ces idées de la tête, mais rien n'y fit : quelques minutes plus tard, elle sanglotait contre l'évier de la cuisine. Sa poitrine se souleva. Un instant, elle crut à une attaque cardiaque.

Alice aurait aimé se rendre à l'église, son église qui avait été le refuge familial de tant de joies et de peines. Le fait de ne pouvoir s'y rendre aggravait son chagrin. Elle n'avait pas été capable de sauver cet endroit, elle

le savait. Le curé de Sainte-Agnès avait été muté dans une paroisse du Connecticut et elle n'avait aucun moyen de le joindre. Elle se sentit douloureusement seule.

Elle pensa au prêtre de l'été, le père Donnelly. Elle l'appela, les mains tremblantes, ne sachant trop quoi dire. Elle gardait ce secret depuis soixante ans. Elle savait que se confesser signifiait en général tout dire, mais elle se contenta de ne lui donner qu'une « version officielle » de la vérité, celle que connaissait Daniel.

Il fut incroyablement gentil avec elle, et lui dit ce que son mari lui avait toujours dit, à savoir qu'elle avait besoin de se pardonner à elle-même. « S'il vous plaît, ne cessait-elle de répéter, donnez-moi une pénitence. Donnez-moi un moyen d'expiation ma faute. »

Elle ne parvenait à expliquer à personne, pas même à un prêtre, à quel point l'idée de l'enfer la terrifiait. Elle savait qu'il serait bientôt trop tard.

« Alice, nous devons nous contenter de faire de notre mieux pendant le temps qu'il nous reste à vivre. Il est inutile de s'appesantir sur le passé. Ne pensez qu'à ce que vous pouvez faire maintenant », répondit le père Donnelly.

Alice avait connu un temps où un prêtre pouvait vous absoudre de vos péchés en vous demandant de prier. Pour le carême, vous deviez vous priver de sucreries, de parfums, de gin, selon ce que vous aimiez le plus au monde. Mais de nos jours, ils voulaient tous que vous fassiez quelque chose de bien à la place : peindre une maison, collecter de l'argent pour l'Unicef ou faire du bénévolat auprès d'enfants en difficulté.

Après avoir raccroché, elle respirait déjà mieux. Dire les mots à haute voix l'avait un peu soulagée. Elle se servit un nouveau verre de vin et alla se coucher à six heures.

Un mois plus tard, juste après Noël, le père Donnelly vint à Boston pour rendre visite à des amis et s'arrêta chez Alice pour déjeuner. Il lui demanda si elle se sentait mieux après leur conversation et elle lui répondit que oui, bien que ce ne soit pas tout à fait vrai. L'image de Mary n'avait cessé de la hanter ainsi que les mots du prêtre : « Pensez à ce que vous pouvez faire maintenant. » Rien. Rien ne pourrait ramener sa sœur, ni lui permettre de se racheter. Elle avait servi au prêtre une tourte au poulet congelée, préparée des mois plus tôt. Ils s'installèrent dans la cuisine et bavardèrent. Au dehors, la neige tombait sur les rhododendrons. Lorsqu'ils se mirent à parler de l'église de Saint-Michael-by-the-Sea, Alice remarqua les rides d'inquiétude au coin des yeux du père Donnelly. L'argent se faisait rare. Le toit de l'église était en mauvais état, et l'inondation de la cave après chaque pluie provoquait d'inquiétantes moisissures.

« On aura de la chance si on arrive à tenir encore dix ans, dit-il. Nous n'avons vraiment pas de quoi l'entretenir. »

Alice ne supportait pas de la voir perdue comme Sainte-Agnès l'avait été. Soudain, elle vit très clairement ce qu'elle avait à faire.

« Mon père, cela pourrait peut-être vous rassurer de savoir que ma famille et moi-même avons décidé que je léguerai ma propriété dans le Maine à la paroisse de Saint-Michael, lorsque je serai morte, dit-elle. Entre

la nouvelle maison et le cottage, il y a de quoi loger une dizaine de personnes très confortablement. Vous pourriez également la vendre. Elle vaut plus de deux millions de dollars.

Le père Donnelly rougit, exactement comme le faisait Daniel, jeune homme, lorsqu'il était embarrassé.

— Oh, Alice, je ne voulais rien vous demander...

— Je sais, l'interrompit-elle. Mais, vraiment, nous avons déjà décidé.

— Je ne peux pas m'imposer ainsi à votre famille...

— Je suis allée dans le Maine tous les étés, bien avant que vous soyez né, dit-elle gravement. Cet endroit m'a beaucoup donné. Lui rendre un peu n'est que justice. Par ailleurs, ce n'est pas comme si mes enfants y étaient très attachés. »

À peine eut-elle prononcé ces mots qu'elle se rendit compte que tous ses enfants, et tout particulièrement Patrick, allaient être mécontents. Mais pourquoi fallait-il leur demander leur avis? C'était sa propriété après tout. Ils ne s'étaient pas gênés lorsqu'ils avaient établi l'emploi du temps du cottage. Clare et Patrick n'avaient pas besoin d'argent. Quant à Kathleen, elle avait déjà dépensé une bonne partie des économies de Daniel. À chaque fois, Alice devait se rappeler combien il lui avait coûté de mettre son orgueil de côté et de demander à Kathleen de l'aider à raisonner Daniel quand il avait été malade. Kathleen avait refusé. S'il n'avait pas pris cette décision, et surtout si Kathleen ne l'avait pas encouragé, Daniel serait sans doute encore vivant aujourd'hui. Mais, aujourd'hui, il n'y avait plus rien à faire.

« Vous devriez prendre le temps d'y penser, avait dit le père Donnelly. Reparez-en avec votre famille. Alice, il s'agit d'une décision très importante.

— Nous en avons déjà parlé et nous sommes tous d'accord », répondit-elle.

Un peu plus tard dans la semaine, elle prit rendez-vous avec son avocat et fit changer son testament. Les trois acres et les deux maisons du Maine iraient à la paroisse de Saint-Michael.

Elle appela le père Donnelly pour lui dire que tout était désormais réglé.

« Merci infiniment, dit-il, d'une voix grave mais soulagée. Je vous en prie, dites à vos enfants à quel point nous leur sommes reconnaissants.

— Je le ferai. »

Alice avait décidé de ne rien leur dire. Il fallait qu'ils puissent se fabriquer leurs derniers souvenirs ici comme d'habitude, sans sentir sur leurs épaules le poids d'une *dernière fois*. En outre, elle ne voulait pas affronter leur réaction s'ils le prenaient mal. Ils auraient tout le temps de lui en vouloir une fois qu'elle serait morte et enterrée.